

Des mondes mythologiques réglés par la notion d'échelle

Pierre Boudon

Volume 3, numéro 2, 1979

Communication, Afrique de l'Est, enfants, travail féminin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000919ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000919ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudon, P. (1979). Des mondes mythologiques réglés par la notion d'échelle. *Anthropologie et Sociétés*, 3(2), 81–116. <https://doi.org/10.7202/000919ar>

DES MONDES MYTHOLOGIQUES RÉGLÉS PAR LA NOTION D'ÉCHELLE

Pierre Boudon



à Louis Baril

La notion d'échelle est ici comprise dans le cadre tracé par les deux propositions suivantes: elle exprime des rapports qui ne sont pas quantitatifs mais qualitatifs; elle définit un espace de représentation qui n'est ni géométrique ni géographique mais institutionnel.

On le voit ces deux propositions font appel à des termes comme «rapports», «quantitatifs et qualitatifs», «espace de représentation», «institutionnel». L'analyse qui suit illustrera le sens de ces termes que nous voulons orienter vers la formalisation.

▣ Échelle et représentations mythologiques

Nous utiliserons ici des mythes tirés du recueil de Frazer sur l'origine du feu¹. Le thème du *feu* dans Frazer permettra de montrer en quoi à un même

¹ Voir J.G. Frazer (1969). Pour beaucoup d'anthropologues, cette référence serait assez douteuse car nos conceptions actuelles sur la cueillette, le recensement ou le dépouillement d'un corpus mythologique répondent à des critères beaucoup plus rigoureux (par exemple, textes bilingues, publiés *in extenso*; notations des variantes possibles, etc.). Ainsi dans le premier de ces mythes (Frazer:10), on ne sait rien de la valeur d'une expression comme «deux hommes noirs»; pourquoi cette couleur plutôt qu'une autre, pourquoi la dualité (reproduite plus loin par les deux femmes)? L'expression «haut de la colline» est peut-être pertinente par rapport à «bas de la colline»; enfin la *raie-à-éperon* est sans doute un animal dont les traits sont reproduits dans d'autres mythes de cette culture et dont alors nous pourrions tirer une valeur sémantique (comme le *jaguar* en Amérique du Sud, le *corbeau* en Colombie Britannique). Malgré tout, nous chercherons à dégager dans ce travail (qui n'est pas spécialement anthropologique) certaines caractéristiques générales pouvant répondre au point de vue méthodologique adopté ici.

élément (précisé réellement et mythiquement) peut correspondre une certaine classification en termes d'échelle, liée aux aspects géographiques, techno-économiques, sociologiques ou cosmologiques, entrant dans sa composition.

Toutefois, comme on le verra, il est assez inexact de parler du *feu* comme tel (sinon pris arbitrairement), le mythe rassemblant toujours en un même ensemble divers autres thèmes cooccurrents au premier: des hommes, des étoiles, des contrées lointaines, certains types de médiateur, etc.; le premier de ces mythes en serait un exemple (Frazer:10):

Un indigène de la tribu d'Oyster-Bay en Tasmanie racontait de la façon suivante l'origine du feu dans sa peuplade:

Mon père, mon grand-père, tous vécurent dans tout ce pays il y a bien longtemps: ils n'avaient pas de feu. Vinrent deux hommes noirs, ils dormaient au pied de la colline – une colline de mon pays. Au sommet d'une colline mon père les vit, au sommet d'une colline ceux de mon pays les virent debout. Ils furent effrayés – ils s'enfuirent, tous; après quelque temps ils revinrent, – ils se dépêchèrent de faire du feu, – un feu avec du bois; le feu n'a plus été perdu dans notre pays. Les deux hommes noirs sont dans les nuages; dans la nuit claire vous les voyez comme deux étoiles (note: Castor et Pollux). Ce sont eux qui ont apporté le feu à mes pères.

Les deux hommes noirs demeurèrent quelque temps dans le pays de mes pères. Deux femmes (*Lowanna*) se baignaient, c'était près du rivage rocheux là où les moules sont abondantes. Les femmes étaient maussades, elles étaient tristes; leurs maris étaient infidèles, ils étaient partis avec des jeunes filles. Les femmes étaient solitaires; elles nageaient dans l'eau, elles plongeaient à la recherche des crevettes. Une raie se tenait cachée dans le creux d'un rocher – une grande raie-à-éperon (note: Trygon). Cette raie était grande, elle avait un très long éperon; de son trou elle guettait les femmes, elles les vit plonger; elle les perça de son éperon, – elle les tua, elle les emporta. Pendant quelque temps elles furent dérobées aux regards. La raie revint, elle revint tout près de la côte, elle se tenait en eau calme, près de la plage de sable; les femmes étaient solidement fixées à son harpon, elles étaient mortes! Les deux hommes noirs combattirent avec la raie-à-éperon; ils la firent périr avec leurs lances; ils la tuèrent, – les femmes étaient mortes! Les deux hommes firent un feu, – un feu de bois. De chaque côté ils placèrent une femme, – le feu était entre elles: les femmes étaient mortes.

Les hommes noirs allèrent chercher des fourmis, quelques fourmis bleues (*puganny eptietta*); ils les placèrent sur les seins (*parugga poingta*) des femmes. Cruellement, intensément, elles furent mordues. Les femmes ressuscitèrent, – elles vécurent de nouveau. Bientôt vint un brouillard (*maynentayana*), un brouillard noir comme la nuit. Les deux hommes noirs s'en allèrent, les femmes disparurent: ils passèrent à travers le brouillard, l'épais et sombre brouillard. Leur place est dans les nuages. Vous voyez deux étoiles dans la nuit claire et froide; les deux hommes sont là, les femmes sont avec eux; ils sont là-haut des étoiles!

Ainsi, dans ce mythe, le *feu* ne peut être défini *en soi* mais seulement dans les rapports de transformation qu'il entretient avec d'autres éléments, simultanément présents (malgré cela, il est à remarquer déjà que certains de ces rapports de transformation peuvent être évoqués en termes d'échelle, cf. transformation des «hommes noirs» en étoiles, des femmes en appât, leur mort suivie de leur résurrection; etc.); en ce sens, on pense bien sûr au travail d'analyse comparée qu'a fait Lévi-Strauss sur le thème de la cuisine, où partant d'un certain mythe il est possible de recomposer le groupe auquel il appartient; groupe qui n'est pas nécessairement défini géographiquement ou ethniquement (différents thèmes ou rapports de transformation pouvant se retrouver dans des mythes fort éloignés les uns des autres).

Cette analyse «à la Lévi-Strauss» pourrait être appelée travail de la fiction.

Tel ne sera pas notre propos; nous aimerions nous attacher ici davantage aux rapports pouvant exister entre une définition matérielle de ce *feu* et ses corrélats mythiques qu'à cette analyse comparée des mythes (laquelle exige une comparaison avec d'autres ne relevant pas nécessairement de ce thème; voir la note 1); soit, au travers de cet élément — offrant une analyse très partielle, faut-il ajouter — chercher à comprendre les relations pouvant exister entre un domaine de la réalité et celui d'une fiction (il ne s'agit pas, bien entendu, d'une analyse terme à terme), le rabattement, possible ou non, d'un plan sur l'autre s'il est permis d'user de cette image; analyse partielle mais peut-être plus précise que d'autres dans la mesure où ce point de vue est privilégié par l'importance, autant matérielle que mythique, accordée à cet élément.

Ce travail serait donc assez proche de celui envisagé par Propp et de ses fonctions narratives (cf. ne prendre en considération qu'un certain aspect de tout conte, tout mythe; chez cet auteur la narration), en cela, notre attitude est formelle comparée par exemple à celle de Lévi-Strauss qui ne privilégie au départ aucun aspect particulier.

Partons de quelques considérations méthodologiques: définition taxinomique au moyen de traits distinctifs, assortis de certaines règles les introduisant, les transformant; classification en termes d'échelle et définition relationnelle en termes de dépendance.

Considérons le premier de ces aspects, soit une définition du *feu* en termes de traits distinctifs,

(1)

$$\langle \text{feu} \rangle = \left[\begin{array}{c} X \\ \text{ignition} + \\ \text{chaud} + \\ \text{lumineux} + \\ \text{gaz} + \\ \text{ascensionnel} + \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{c} \phi \\ \text{animé} + \end{array} \right]$$

tous ces traits peuvent apparaître dans sa définition, simultanément ou successivement comme on le verra; c'est pourquoi nous pouvons les rassembler en une seule règle.

Cependant, les deux membres de celle-ci sont assez distincts; d'un côté (gauche de la flèche) nous avons une description empirique (chaleur, luminosité, etc.); de l'autre, une assertion portée sur ce phénomène, exprimant le choix: soit que ce *feu* est « animé » à la manière d'un être vivant (opposé par exemple à la pierre), soit qu'il suppose toujours un contexte « être animé » (celui-ci pouvant fort bien ne pas être manifeste). Nous reprendrons évidemment ce point plus loin.

Cette définition peut être aussi considérée comme première en ce que d'autres en dépendront; soit, d'autres éléments adjacents comme *fumée*, *endre*, *substance ignée*, quelle implique.

Pour la fumée par exemple,

(2)

$$\left[\begin{array}{c} \text{gaz} + \\ \text{ascensionnel} + \\ \text{chaud} + \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{c} \text{dépendance} + \\ \text{opaque} + \end{array} \right] \text{ addition } \left[\right]$$

dont la définition peut être la transposée de certaines qualités du *feu*; étant dépendante de la précédente, il n'y aurait peut-être pas lieu de noter leurs ressemblances mais seulement leurs dissemblances; l'ajout mentionné ici constitue ainsi un autre élément, distinct et dépendant du premier; remarquons également que dans ce contexte toute *fumée* peut précéder (annonciatrice du *feu*, cf. l'adage « il n'y a pas de fumée sans feu ») ou suivre, deux nouveaux rapports étant établis à partir de cette seconde définition (*fumée* étant par exemple directement associée à *endre* ou *substance ignée* et non plus *feu*).

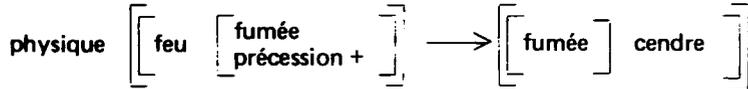
On peut ainsi développer de proche en proche une série d'éléments (ou de moments) impliqués par l'existence du feu, qu'ils en soient les conséquences directes ou non.

Nous disposerions, par exemple, des rapports suivants,

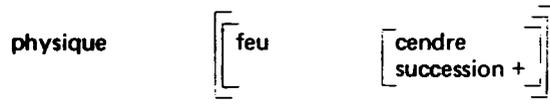
(3) a) *feu* suivi de *fumée*,



b) *fumée* annonciatrice du *feu*,



c) *feu* devenant *cendre*,



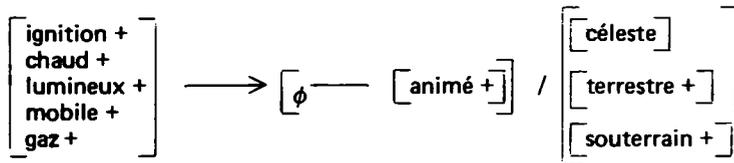
etc.

ce système définitionnel (taxinomique) serait donc assorti des différentes relations de dépendance existant entre ces éléments: la *fumée* dépend (physiquement) du *feu* et de la *cendre*; la *cendre* dépend du *feu*; le *feu* dépend d'une *substance ignée* (végétale ou animale).

Reprenons la définition (1); nous avons mentionné une possibilité de contexte «être animé» sans toutefois préciser l'autre contexte important: ce *feu* peut être terrestre, céleste ou souterrain, et suivant ces modalités, certaines de ses conséquences (sous la forme évoquée à l'instant) ne seront plus les mêmes, ou bien définiront d'autres rapports.

On écrira donc,

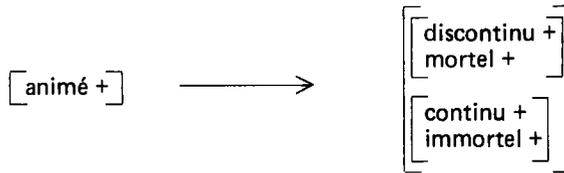
(4) a)



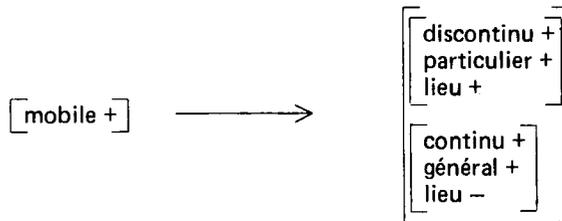
b)



c)



d)



Ces quatre règles définissent certaines conditions générales d'une localisation de cet élément: céleste, terrestre ou souterraine (la règle a); si le feu est terrestre, son mouvement est ascensionnel; céleste, il est par contre descendant (la règle b; on devrait toutefois préciser davantage les points de vue impliqués). Ces deux mouvements caractérisent alors une dimension verticale implicite.

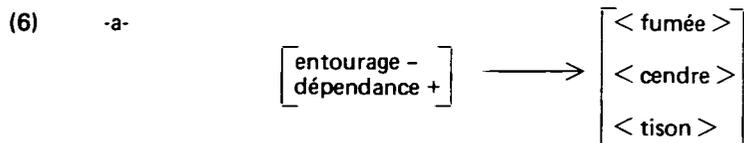
À propos des deux règles qui suivent (règles c et d), on devrait ajouter que les mêmes traits (cf. continuité et discontinuité) traduisent, dans un cas, le caractère mortel ou immortel de ce feu, et dans l'autre, sa localisation possible ou non; par exemple, un feu généralisé (correspondant à un embrasement général) devient un non-lieu en ce qu'il est nulle part et partout, à l'encontre d'un feu particulier lequel définira par la suite les foyers.

Bien d'autres traits auraient pu être introduits: la différence entre un interne et un externe (ou un dessus et un dessous, s'il s'agit de la surface terrestre); interne, le feu devient caché, externe il est révélé. D'autres aspects tels que distance et proximité, que nous reprendrons peu après; enfin, disons que ces quatre règles feraient partie d'un ensemble de traits dont elles seraient le rappel (par exemple, des différenciations «naturelles» entre céleste et terrestre; souterrain; les diverses temporalités impliquées; etc.), ou l'introduction de nouveaux traits modifiant leur interprétation.

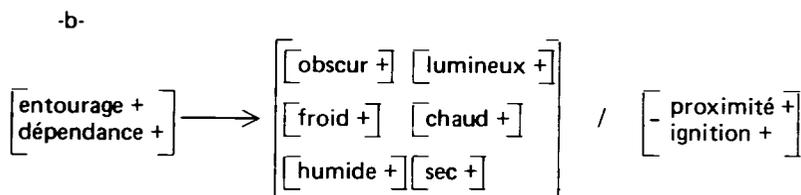
Après avoir spécifié quelques-unes de ces conditions générales, les conséquences directes qu'il provoque (cf. fumée, cendre, etc.), nous pouvons définir maintenant les conditions particulières propres à son «entourage» immédiat et avec lequel il pourra entretenir des relations de dominance ou de dépendance.

- (5) a) *entourage* dépendant du *feu*:
celui-ci transforme l'obscurité en lumière; le froid en chaleur; l'humide en sec;
le *feu* peut tout consumer, même à distance (étant mobile), sauf des éléments naturels comme l'*eau*, le *vent*, la *pierre*.
- b) *feu* dépendant de son *entourage*:
des *substances ignées* sont nécessaires à son apparition, sa perpétuation; l'*eau*, le *vent*, peuvent l'éteindre; la *pierre* peut le neutraliser.
- Si nous introduisons une présence animée (animal, humain) dans cet *entourage*, alors nous aurons les autres relations,
- c) *entourage* dépendant du *feu*:
celui-ci peut brûler, aveugler, noircir, étouffer, etc. (dans le contexte d'une proximité);
- d) *feu* dépendant de son *entourage*:
le *feu* peut être éteint intentionnellement; il peut être produit, conserver; il peut être circonscrit (*foyer*).

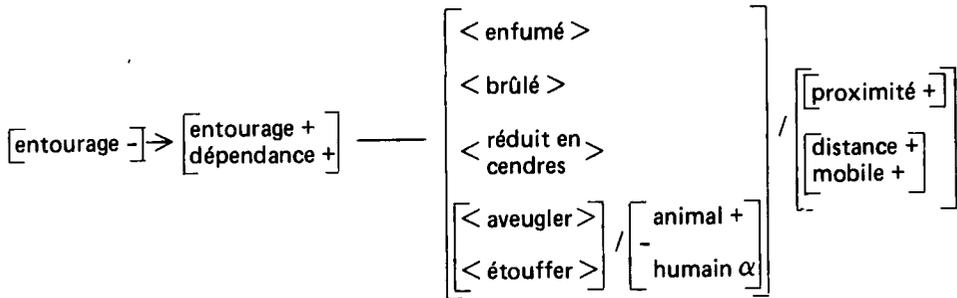
Nous traduisons ces nouvelles conditions sous la forme des règles suivantes,



dépendance directe par rapport au *feu*;

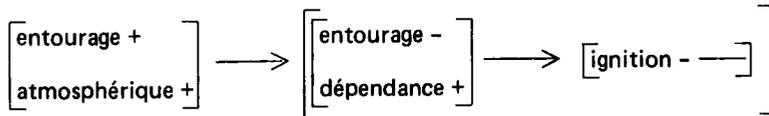


-c-



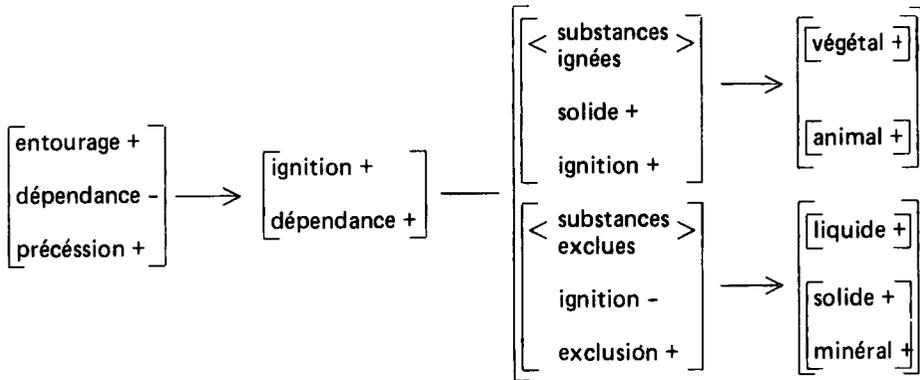
les propriétés du feu s'étendent à son *entourage*, immédiat ou non;

-d-

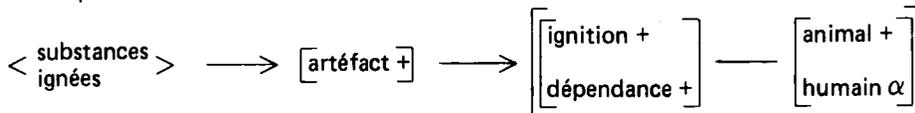


vent et *pluie* pouvant caractériser cet *entourage*;

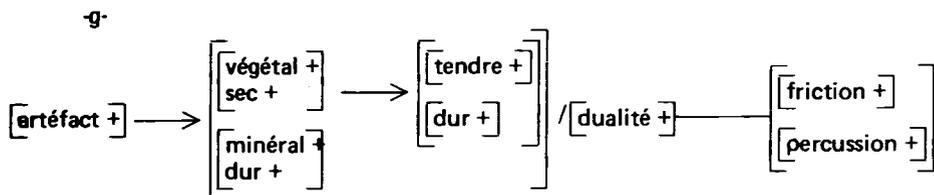
-e-



-f-



nous aboutissons ainsi tout naturellement à la production du feu par *artéfact* (foret-à-feu, scie-à-feu, etc.), lequel suppose toujours une présence animée,



Ces deux systèmes de règles (4) et (6) ne correspondent bien sûr qu'à une description très approchée de ces phénomènes physiques déterminés par le *feu* et/ou qu'ils impliquent en puissance; une étude plus approfondie permettrait sans doute de diversifier à l'extrême chaque conséquence qu'a un élément ou groupe d'éléments (s'ils sont de nature similaire) sur d'autres, l'existence de rapports ambivalents qu'ils entraînent; par exemple, le *vent* peut activer un *feu* comme il peut l'éteindre. L'interprétation que nous en avons donnée n'est qu'une lecture parmi d'autres; par exemple, il est possible d'évoquer au moyen de ce type de règle à la fois des transformations de nature localisatrice (ce que nous avons principalement cherché à faire) et des transformations d'état, entre l'état solide, l'état liquide (dont l'association n'est pas nécessairement exclue de ces possibilités physiques; par exemple, la *lave* comme « fleuve de feu », les « feux follets », etc.) et l'état gazeux, possiblement liés alors à d'autres variations (climatiques par exemple).

Toutes ces interprétations pourraient entrer au même titre dans la définition matérielle de cet élément et dont un point de vue particulier ne serait qu'un découpage parmi d'autres.

Considérons alors le cadre syntaxique général dans lequel prendra place cet ensemble de règles (de définition, de transposition); nous avons dégagé trois principales instances, hiérarchiquement définies les unes par rapport aux autres.

À la base, nous pourrions avoir ainsi une équation de la forme,

$$(7) \quad [X_1, X_2, X_n \ [Y_1, Y_2, Y_n \ [feu \ [Z_1, Z_2, Z_n]]]]$$

où

les X_1, X_2, X_n , représentent les conditions géographiques d'ensemble (le *feu* peut être terrestre, céleste ou souterrain);

les Y_1, Y_2, Y_n , représentent l'entourage immédiat de ce *feu*;

les Z_1, Z_2, Z_n , représentent ses conséquences directes: *fumée, cendre, tison*;

l'ensemble des règles définissant à la fois la place de ces divers éléments et leurs possibles transformations en termes de dominance et/ou de dépen-

dance. Ainsi, un *feu* se propageant domine alors les conditions géographiques (« terre en feu », « ciel en feu », etc.); de façon plus restreinte, il dépend de son contexte immédiat comme il peut le dominer (sous d'autres aspects); etc.

Sa place n'est ici fixée conventionnellement que par rapport à d'autres, puisqu'en définitive il est capable, à l'extrême, de les dominer toutes ou de dépendre de toutes; cette « variabilité » faisant de cet élément ce que l'on pourrait appeler une « trans-fonctionnalité » (de la dominance maximale à la dépendance maximale), un support qui n'est pas simplement sa définition taxinomique mais celui de l'ensemble de toute une structure syntaxique, qu'il modifie, transforme, etc.

Puisque cette matérialité du *feu* n'est qu'indicatrice de tous les possibles rencontrés, il nous faut alors un point de vue comme mesure de cette « variabilité », lequel permettra un découpage sélectif parmi d'autres, réglera les différentes modalités de son apparition, de ses interventions sur un milieu donné comme de sa reproduction; introduisons ainsi le second aspect de notre approche, soit la notion d'échelle et des rapports qu'elle sous-tend, ceux-ci ne se référant pas tant à une description empirique comme telle qu'à un ensemble de considérations portées sur le monde, certains de ses éléments.

Nous disposerions, par exemple, des possibilités suivantes,

(8)

	a-humain	:	feu comme dévastateur terrestre; feu dévorateur d'hommes et pouvant être assimilé à un monstre;
	supra-humain	:	feu non-domestiqué; les hommes en dépendront totalement;
< feu >:	humain	:	feu comme fondateur d'une « humanité », assurant ainsi la communication entre les hommes;
	infra-humain	:	feu domestiqué, devenu objet familier et dont la domestication permettra d'autres possibilités: cuisine, poterie (le foyer devenant four), métallurgie (le foyer devenant forge); etc.

L'introduction d'un point de vue lié à un rapport d'échelle peut ainsi définir l'élément comme tel (ici, le *feu*) ou la relation à celui-ci (soit la définition d'une *articulation*); rapproché du cadre syntaxique général (7), la place de ce point de vue sera essentiellement en X ou en Y, soit l'un de ces éléments parmi d'autres.

Deux conséquences extrêmes s'ensuivront, suivant la distinction faite à l'instant d'une «variabilité» de ce *feu*,

- (9) a) *feu* dévastateur, annulant tout *entourage* (quelqu'il soit), et en particulier toute présence animée de celui-ci,

$$(7) \longrightarrow \left[\dots \left[\text{feu } \phi \right] \dots \right]$$

soit une présence totale annulant toute autre (ce que nous venons d'assigner à une échelle a-humaine);

- b) *feu* inexistant, éteint sans pouvoir de régénération,

$$(7) \longrightarrow \left[\dots \left[X_1, X_2^{\text{vue}}, X_n \phi \right] \dots \right]$$

soit son absence totale (l'existence même de son *entourage*, défini relationnellement, ne pouvant plus apparaître ici).

Ces deux conséquences extrêmes sont fondamentales en ce qu'elles assignent à cette «variabilité», à la fois une limite au-delà de laquelle il n'y a plus rien (cf. d'où l'importance ici du signe ϕ entre parenthèses) et un entre-deux introduisant les diverses possibilités énumérées au tableau (8) précédent; en d'autres termes, il n'existe pas de *feu* sans une quelconque présence animée (cf. inférant un point de vue), et de présence animée sans une quelconque forme de *feu*, ces deux considérations dérivées réglant autant l'aspect matériel de cet élément que sa représentation mythique, comme on va le voir peu après.

Rapportées au cadre syntaxique général (7), ces deux conséquences extrêmes éliminent toute forme de relation (cf. dépendance et/ou dominance) entre le *feu* et son *entourage*; elles détruisent en conséquence toute hiérarchisation du signifiant, sinon ce qu'il en reste: l'élément ϕ , comme vide, manque.

Traduisons ainsi le tableau (8) précédent en termes séquentiels; nous aurons alors,

- (10) -a- *feu* a-humain, dévastateur de toute animalité ou humanité,

$$\left[\dots \left[\text{feu } \phi \right] \dots \right]$$

- b- feu supra-humain, non-domestiqué, et dominant toute animalité ou humanité,

$$\left[\dots \left[\text{feu} \left[Y_n^{vue} \right] \right] \dots \right]$$

- c- feu humain comme interdépendance, assurant la communication entre les êtres animés (et plus particulièrement les hommes); deux cas sont possibles,

$$\left[\dots \left[Y_1^{vue} \right] \text{ feu} \left[Y_2^{vue} \right] \dots \right]$$

- d- ou bien,

$$\left[\dots \left[Y_1^{vue} \right] \left[\text{feu} \right] Y_2^{vue} \dots \right]$$

- e- feu infra-humain ou défini comme objet reproductible,

$$\dots \left[\left[Y_n^{vue} \right] \left[\text{feu} \right] \right] \dots$$

- f- enfin, absence de ce feu, inexistance,

$$\dots \left[\left[Y_n^{vue} \right] \left[\phi \right] \right] \dots$$

Dans cet ensemble, nous retrouvons en particulier les conséquences extrêmes définies en (9) délimitant les possibles en termes de relations de dominance et/ou de dépendance de cet élément à un quelconque point de vue (et plus généralement, à une quelconque présence animée).

Toutefois, celui-ci ne serait pas complet si, d'une part, nous n'y ajoutions pas les corrélations structurelles pouvant exister entre ces différentes séquences; par exemple, entre -a- et -b-; entre -e- et -f-; etc., corrélations réversibles ou non et pouvant exprimer des transferts d'une forme à une autre; et si, d'autre part, nous n'y ajoutions pas, par généralisation de l'usage du symbole ϕ , deux autres séquences: -c'- et -d'- corrélatives de -c- et de -d-, lesquelles exprimeront alors un «manque» (dans les termes de l'analyse narrative), une absence opposée à la présence, annulant ou ne permettant pas la communication entre êtres animés.

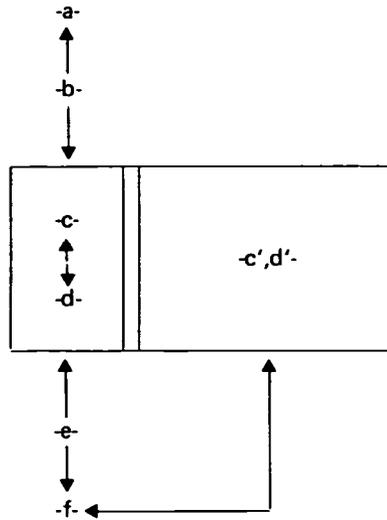
Ces deux remarques nous amènent ainsi à reformuler cet ensemble sous la forme suivante (abrégée),

(11) symboles employés:

-a-, -b-, -c-, etc., définis séquentiellement en (10);

-c'- et -d'- expriment les corrélats de -c- et -d- (remplacement de *feu* par ϕ); il n'est cependant pas nécessaire ici de distinguer -c'- de -d'- en ce que dominance et/ou dépendance n'ont plus de signification précise dans l'absence;

les flèches expriment un sens d'orientation, réversible ou non.



Finalement, nous disposons au centre d'une corrélation forte (réversible) entre -c- et -d-, exprimant une présence communicative; son corrélat négatif, -c',d'- exprimant alors un «manque», l'opposition étant marquée par une double-barre.

Par ailleurs, la structure -b- peut très bien devenir -a- (embrasement général, feu incontrôlable), ou bien -c-; de même -e- peut devenir -f- (extinction du *feu* sans pouvoir de régénération), ou bien -d-. Enfin, ajoutons que -f- peut exprimer un «manque» au même titre que -c',d'-, l'impossibilité à faire du *feu* revenant alors à une absence communicative.

Arrivés à ce stade de l'analyse, il est symptomatique de voir que nous ne définissons plus exactement un domaine de la matérialité ou celui d'une fiction (les équations (7) et (10) par exemple, pouvant aussi bien être situé dans l'un ou l'autre de ces domaines) ni même leurs relations respectives, définies en termes de différence; et par ailleurs, nous jugera-t-on très éloigné du but premier assigné à ce travail: l'étude comparée de quelques mythes (puisqu'on ne peut rendre compte de tous, faute de place) traduite en termes d'échelle. En fait, nous en sommes assez proches bien que les voies pour y parvenir auront paru sans doute détournées.

Revenons au premier point soulevé; nous ajouterions maintenant qu'à une même équation (par exemple (7) ou (10), mais surtout de ce dernier tableau (11) exprimant une logique des possibles) peut répondre, soit la traduction réelle d'un fait mythique, soit – corrélativement – l'image mythique d'un fait réel. Nous ne voulons bien sûr pas dire ici qu'il existe une traduction terme à terme entre ces deux domaines (que nous avons soigneusement délimités au départ), ni même un parallèle comme l'anthropologie traditionnelle a cherché à le faire entre un monde mythologique et une histoire hypothétique², mais qu'il existe, au niveau d'un ordre défini en termes de rapport d'échelle (lié à des points de vue) un système définitionnel dont on peut tirer, d'un côté, une interprétation physique développée, par exemple, sous forme de règles du genre (4) et (6); tout rapport infra-humain développant par exemple un système de règles techniques selon les disponibilités du milieu; et de l'autre, une interprétation mythique. Nous assignerons là, peut-être, les limites structurales d'une représentation mythique, référée bien sûr à l'élément en question (puisqu'on sait par ailleurs qu'à un même mythe peut répondre divers thèmes s'entrelaçant).

À propos du second point, considérons ainsi les trois mythes pris arbitrairement dans ce recueil sur l'« origine du feu » (Frazer 1969:12-14),

Chez certains des aborigènes de l'état de Victoria il existe une tradition selon laquelle le feu sous une forme d'un emploi inoffensif appartenait exclusivement aux corneilles des monts Grampians; et comme les corneilles le trouvaient très précieux, elles ne permettaient à aucun animal d'en avoir. Toutefois un petit oiseau nommé *Yuuloin-Kear*, «le roitelet-à-la-queue-de-feu», remarquant que les corneilles s'amusaient à disperser des tisons, en ramassa un et s'envola avec. Un faucon appelé *Tarrakukk* enleva le tison au roitelet, et mit le feu à tout le pays. Depuis cette époque il y a toujours eu des feux auxquels on a pu en allumer d'autres.

...Une histoire similaire a été, dit-on, racontée par les indigènes du Gippsland tout à fait au sud-est du Victoria. Selon eux, il y a eu une époque où les aborigènes n'avaient pas de feu. La peuplade était en proie à une lamentable infortune. On n'avait aucun moyen de cuire la nourriture, et il n'existait pas de feu-de-camp auquel on pût se chauffer quand il faisait froid. Le feu (*tower-a*) était en la possession de deux femmes qui n'avaient guère d'amitié pour les noirs. Elles gardaient le feu de très près. Un homme qui aimait les noirs décida de prendre le feu aux femmes, et pour cela il fit semblant d'être très épris des femmes et il les accompagnait dans leurs déplacements. Un jour, saisissant une occasion favorable, il vola un brandon, le cacha derrière lui et décampa. Il revint ainsi chez les noirs et leur donna le feu qu'il avait volé. Ils l'ont toujours considéré depuis comme leur bienfaiteur. C'est maintenant un petit oiseau avec sur la queue une marque rouge qui est la trace du feu.

² Comme Frazer l'a développé dans la conclusion de son recueil, avec ses différents « âges » (Frazer: 216-244); conclusion qui n'est d'ailleurs qu'une paraphrase des mythes considérés.

...Selon les aborigènes du cap Grafton, sur la côte est du Queensland, aux jours d'autrefois il n'y avait rien sur la terre qui tînt lieu de feu; aussi Bin-Jir Bin-Jir, un petit roitelet au dos rouge (de l'espèce *Malurus*), monta au ciel pour en avoir. Il réussit, mais de peur que ses amis terrestres n'en profitassent point, il le cacha sous sa queue. Comme un ami lui demandait à son retour comment il s'en était tiré, il lui dit que ses recherches avaient été infructueuses, mais il lui suggéra en même temps d'essayer de tirer du feu de diverses espèces de bois. Son ami se mit au travail en se servant de morceaux de bois de différentes sortes; il essaya d'en faire jaillir du feu en en faisant tourner un morceau sur le bout d'un autre. Mais ce fut en vain, et, à la fin, en désespoir de cause, il abandonna sa tâche. Se retournant alors il se mit à rire. À Bin-Jir Bin-Jir qui lui demandait pourquoi il riait, «c'est parce que, dit-il, tu as du feu placé au bout de la queue» en faisant allusion à la tache rouge du dos de l'oiseau. Bin-Jir Bin-Jir fut donc obligé de reconnaître qu'il avait eu du feu, et finalement il montra à son ami de quelle espèce de bois particulière il fallait l'extraire.

On peut dire ainsi que l'ensemble de départ de ces mythes constitue un «manque» (en se reportant au tableau (11) précédent); manque ou privation du fait qu'un seul groupe disposait du *feu* et ne voulait le partager d'aucune façon (cf. les deux premiers mythes); manque faisant que l'humanité n'était pas l'humanité, avait froid, mangeait de la nourriture crue (cf. second mythe); ou absence totale sur terre (cf. troisième mythe).

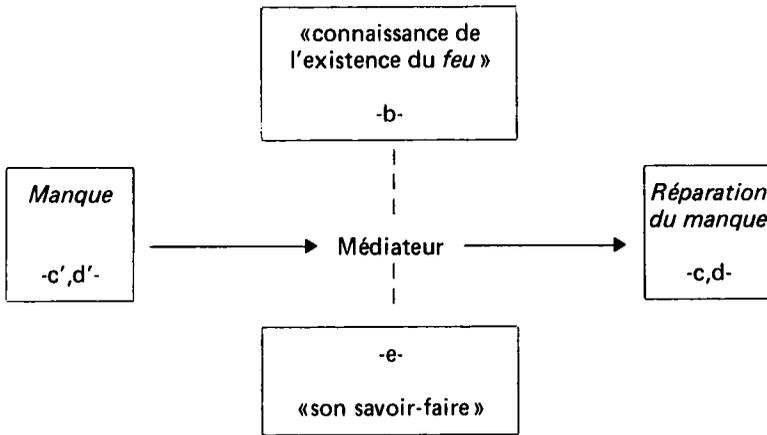
On peut dire aussi que l'ensemble d'arrivée de ces mythes constitue une «réparation du manque» (dans les termes de l'analyse narrative); présence du feu, ou son savoir-faire, qui font que l'humanité devient l'humanité, que les hommes ont chaud, qu'ils mangent de la nourriture cuite, etc... Entre ces deux moments, interviennent un ou plusieurs médiateurs (animal ou humain) dont les péripéties constituent souvent le schéma principal de ces mythes.

Autre constatation faite; on peut dire que l'absence complète de ce *feu* n'existe pas, et qu'il en existe ainsi toujours une manifestation quelque part: lieux céleste ou terrestre (mais à distance), lieu chtonien, etc., ou bien personnes ou groupe jaloux de sa possession.

En nous reportant au tableau (11) précédent, on peut dire ainsi que ces mythes forment, généralement, un passage ou transfert de l'absence communicative à la présence communicative; soit entre les séquences -c- ou -d- et la séquence générique -c',d'. On peut alors dresser un premier schéma d'ensemble, indépendant qu'une quelconque narration, entre cette absence communicative et sa présence «restituée», entre un ou plusieurs médiateurs offrant leur service et différents lieux où se trouve le *feu* (le ou les médiateurs auront ainsi pour tâche d'en ramener un élément, cf. *tison*, *brandon*, par exemple, ou son savoir-faire).

Un tel schéma sera de la forme:

(12)



axe horizontal: humain ou terrestre

axe non-horizontal: supra-humain ou non-terrestre.

En ce qui concerne une « connaissance de l'existence du feu » nous ajouterons que, dans ce cas, celui-ci est supra-humain: connu, peut-être révélé, mais non-approprié; en ce qui concerne son « savoir-faire », il est souvent réservé à une personne ou groupe de personnes ne voulant pas partager son secret de fabrication; dans ces deux cas, « connaissance de son existence » ou de son « savoir-faire » relèvent d'un monde supra-humain.

La tâche du médiateur consistera donc à joindre le premier axe (humain) au second (supra-humain); d'où, souvent, sa nature ambivalente entre ciel et terre (s'il s'agit d'un oiseau), entre terre et contrées lointaines, terre et eau (s'agissant d'animaux marins) comme dans le mythe suivant (Frazer 1969:62-63),

Le mythe est le suivant: Pa'éva est le dieu de la mer. Il eut, il y a bien longtemps, un fils, Ke Ahi, qui était le feu. Ils vivaient ensemble au fond de l'océan. Un jour, Pa'éva s'irrita sans raison contre son fils et Ke Ahi décida de fuir le logis. Il arriva à la surface de la mer et se dirigea vers Luaniu, le principal village d'Ongtong Java. Il y fut fort mal accueilli, parce que tout ce qu'il touchait prenait feu. Il était si importun que les habitants le chassèrent, et il s'enfuit vers une petite île possédée par une femme du nom de Kapa'ea. Ici, également, il causa de grands dommages, et pour sauver ses biens, Kapa'ea prit un bâton et le tua.

Comme le temps passait, Pa'éva se repentit de sa colère et vint voir son fils. Grâce aux cendres, il suivit sa trace jusqu'à la maison de la femme. Il appela plusieurs fois son fils par son nom, mais, à la fin, ne recevant pas de réponse, il comprit que son fils devait être mort. Pour venger le meurtre, il commença de battre l'île en dessous du niveau de la mer. Avant qu'il fût allé bien loin, cette femme, Kapa'ea, qui avait tué son fils, sortit pour voir quelle était la cause de tout ce bruit,

et, pour sauver ce qui restait de ses biens, elle offrit à Pa'éva de l'épouser. Comme c'était une belle femme, le dieu accepta cette offre et consentit à renoncer à sa vengeance.

Quand ils furent mariés, Pa'éva demanda à sa femme Kapa'ea de lui raconter les détails de la mort de son fils. Elle lui expliqua alors comment elle l'avait battu avec un bâton jusqu'à ce qu'il en mourût. Le père aimait réellement son fils et, dans son chagrin, il embrassa le bâton qui avait été l'instrument de sa mort. Immédiatement, le défunt Ke Ahi ressuscita. Son père Pa'éva fut ravi, et le prit dans ses bras pour le porter de nouveau dans les profondeurs de l'océan. Ceci n'alla pas du tout à Ke Ahi, et dès qu'il eut plongé en dessous de l'eau, il se laissa mourir de nouveau. Son père revint avec le corps sur le rivage, et, à peine l'eurent-ils atteint, que Ke Ahi ressuscita de nouveau. Il expliqua alors qu'il ne retournerait plus jamais dans la mer, et que toutes les tentatives que l'on ferait pour l'en persuader seraient vaines. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, il est impossible de faire brûler du feu dans l'eau.

Dans ce mythe, par exemple, l'ambivalence du héros (ou du médiateur) finit par se résorber en une seule modalité: la reconnaissance d'une existence terrestre comme telle, avec scission entre deux mondes, le monde marin (supra-humain) et le monde terrestre (humain). Dans d'autres mythes, ces médiateurs se transforment en étoiles (nous l'avons vu auparavant), en roitelet, en roche, etc.; transformation ayant toujours pour conséquence une scission entre deux mondes (indifférenciés au départ) et acceptation des modalités d'existence de l'un d'entre eux.

D'ailleurs, à propos de ce dernier mythe, on peut se demander si certains de ces aspects concernant l'apparition du *feu* ne représentent pas, en fait, un codage (au moyen de ces traits) d'une autre réalité comme, par exemple, les relations de parenté (tension entre père et fils, matrilocalité, non-retour au pays des paternels, etc.,) dont l'étude ne serait pas sans rappeler un style d'analyse cher à Lévi-Strauss.

Comme pour le premier de nos mythes, introduit ici, le *feu* n'y apparaît qu'allusivement, ou plus exactement comme support d'autres relations (à ce titre, le schéma (12) précédent serait parfaitement inadéquat).

Revenons toutefois aux problèmes définis par ce schéma (12). Cette appellation des médiateurs: oiseau, animal marin, homme, etc., ne peut être ici que sommaire en ce que leur classification fait appel à d'autres thèmes mythiques dans lesquels nous les retrouverions et dont l'étude ne peut être bien sûr abordée ici; d'où l'arbitraire inévitable de leur apparition et/ou désignation lorsqu'il est dit, par exemple, dans tel mythe ou groupe de mythes que c'est telle espèce précise d'animal qui possédait le *feu*, ou qui l'a transmis aux hommes, etc. Cette classe de médiateurs est, en fait, pour chaque culture un thème mythique bien particulier (voir, par exemple,

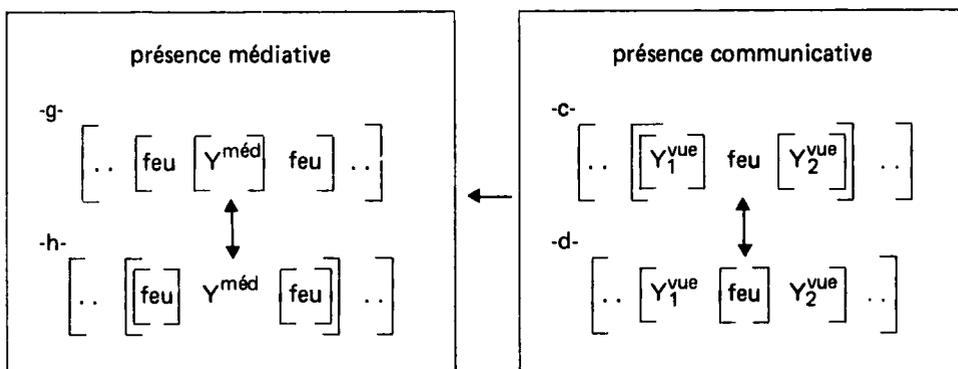
le thème de la *sarigue* dans les travaux de Lévi-Strauss³) et dont l'étude fournirait justement la signification, l'usage qui en est fait.

Nous allons cependant chercher maintenant la place qu'occupent ces médiateurs par rapport à l'existence du *feu*; si nous comparons le tableau (11) avec le tableau (12), nous constatons que la notion d'«extrême» n'est pas la même; dans le premier cas, il s'agit de la présence totale du *feu* ou de son absence totale; dans le second cas, de la présence communicative et de l'absence communicative. L'étude des mythes sur l'«origine du feu» révèle d'ailleurs que cette présence totale (embrasement général) n'implique généralement pas une «fin du monde» mais l'apparition des *feux* (latents) sur terre; son absence totale n'existant que par rapport à d'autres mondes pourvus de ce même *feu*.

Ainsi, nous dirions qu'il y a déplacement de la valeur sémantique du terme «extrême» d'un axe vertical à un axe horizontal (en termes d'axes de référence propres au tableau (11)).

Sachant déjà que nos médiateurs sont choisis bien particulièrement en ce qu'ils représentent, par exemple, des valeurs médiatrices entre différentes localisations (cf. ciel et terre; terre et eau; etc.), on peut d'une part les comparer à une définition de l'élément *feu* telle qu'elle apparaît dans le système de règles de localisation (4); sachant d'autre part que ce sont des «transmetteurs de feu», on constate qu'une médiatisation (en termes séquentiels) fait défaut entre la présence communicative et l'absence communicative du tableau (11). Nous compléterons ce dernier de la façon qui suit,

(11') complément partiel du tableau (11)



Y^{vue} , mis pour point de vue (comme auparavant);

$Y^{méd}$, mis pour médiateur;

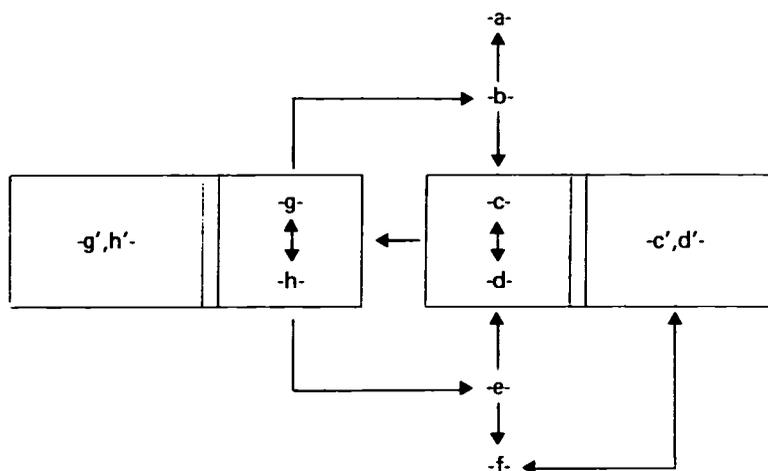
-g- et -h- seront les initiales de cette présence médiative; les flèches indiquant les rapports de corrélations.

³ Voir Lévi-Strauss 1964:155 et sq.

soit, par interpolation des éléments Y_n et *feu*, l'existence d'une médiatisation entre deux aspects identiques ou distincts de celui-ci, définis géographiquement ou substantiellement.

Dans ce cas, nous ajouterions que le médiateur peut être une présence ou une absence au même titre que le *feu*, qu'il peut s'annuler ou réparaître sous d'autres formes (cf. « transfiguration », « transport d'un royaume dans un autre », dans les termes de l'analyse propéïenne). Le tableau (11) offrirait alors l'ensemble des solutions suivantes,

(11'') tableau complet (11),



Notre structure de base mythique est ainsi composée de trois éléments fondamentaux : le *feu*, variant de -a- à -f-; un médiateur, $Y_n^{\text{méd}}$, animal ou humain, et les récepteurs, Y_n^{wue} , (lesquels peuvent, par exemple, déterminer le point de vue d'où parle le mythe).

Deux remarques seront ajoutées :

- a) ces différents médiateurs, dont nous n'avons pas à préciser la nature mais seulement la place qu'ils occupent dans cette structure de base, peuvent toutefois s'inscrire dans une théorie de rapports d'échelle vis-à-vis de ces récepteurs; et nous pourrions les distinguer comme l'élément *feu*, en agent supra-humain (oiseau de proie, animal dangereux comme le *jaguar* en Amérique du Sud; bref, des animaux non-domesticables); en agent humain, c'est-à-dire entretenant avec la communauté humaine des rapports de bon voisinage (le *roitelet*, dans nos mythes; l'*arara* en Amérique du Sud; etc.); et en agent infra-humain, appellation recouvrant par exemple tous les animaux domestiqués.
- b) Nous avons considéré à l'instant l'interpolation de Y_n avec *feu*, déterminant ainsi deux nouveaux rapports (cf. présence ou absence mé-

diatrice); l'interpolation peut exister toutefois entre $\Upsilon^{\text{méd}}$ et Υ^{vue} , comme dans le mythe suivant (Frazer 1969:57-58),

Les indigènes des îles Trobriand, à l'est de la Nouvelle-Guinée, disent que le village de Moligilagi est l'endroit où le feu fut trouvé pour la première fois. Une femme de Lukwasisiga donna naissance au soleil, puis à la lune, puis à la noix de coco.

...Ce fut cette femme, mère du soleil et de la lune, qui donna naissance au feu; elle donna naissance au feu longtemps auparavant; le feu demeurait dans l'attente. Elle avait une sœur plus jeune, et toutes deux vécurent ensemble. Elles se nourrissaient d'une espèce d'yam sauvage. Cette femme, la sœur aînée, demeurait au village. Mais la sœur cadette allait errer dans la brousse, pour chercher des yams sauvages pour leur subsistance. Quand elle les rapportait chez elle, la sœur aînée les cuisait, mais la sœur cadette les mangeait crus. Le soir, la sœur cadette toussait; mais la sœur aînée dormait bien car elle avait rôti ses yams et les avait mangés cuits.

Un jour que la sœur cadette était partie dans la brousse, elle revint en arrière, et se cacha aux regards de sa sœur. Elle vit comment sa sœur aînée tirait du feu de son corps en le prenant entre ses jambes, et comment elle cuisait dans le feu ses yams sauvages. Quand la sœur aînée se vit épiée, elle dit à sa cadette: «Ne dis rien. Ne divulgue pas ce secret. Pourvu que personne n'en entende parler, car si cela arrivait, on ne nous paierait pas notre feu. Ne va pas crier cela. Profitons de notre bien précieux en mangeant de la nourriture cuite». Mais la sœur cadette dit: «Ce n'est pas mon avis que je doive me taire. En vérité, je vais prendre du bois à brûler et le donner aux autres, pour qu'il flambe, de façon que tout le monde ait sa part de feu». Elle alla prendre du feu et elle y alluma du bois; elle mit le feu au *damekui* (espèce d'arbre); elle le mit à beaucoup d'arbres; tous s'embrasèrent jusqu'à ce que ce fut absolument fini. La sœur cadette dit à la sœur aînée: «Maintenant, penses-tu que tu pourras cuire ta nourriture pour la manger et nous obliger, nous qui sommes si nombreux, à manger de la nourriture crue?».

Ce couple est ainsi composé d'une aînée, de nature divine (créatrice du *soleil* et du *feu*) et d'une cadette, de nature humaine; suivant alors que le point de vue est celui de la première ou de la seconde, nous aurons une présence du *feu* ou son absence. Toutefois, cette présence (cf. -e-, par exemple) n'implique pas obligatoirement une présence communicative, -d-; par contre, son absence implique une absence communicative.

La place de cette sœur cadette est ambivalente, puisque humaine, en situation de manque, elle est aussi parente et habitant le même lieu qu'une divinité; cette ambivalence se retrouve dans son rôle médiateur: co-détentriche du *feu*, elle refuse de le partager uniquement avec l'aînée, et le transmet aux hommes par révélation de son existence (embrasement des arbres), bien qu'il n'est fait nulle mention de leur désir de l'obtenir.

L'interpolation entre un $\Upsilon^{\text{méd}}$ et un Υ^{vue} (par exemple, au sein d'une séquence du genre -d-) permet de fixer places et rôles de cette scène, com-

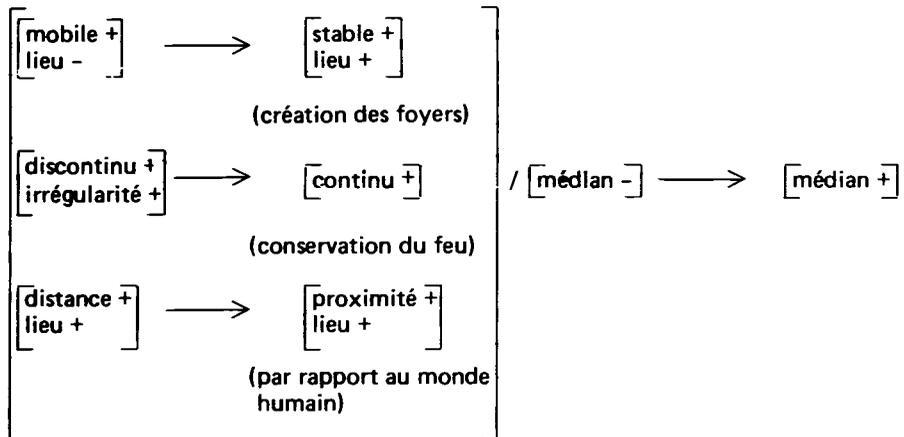
parable à certains égards au mythe de Prométhée donnant le *feu* aux hommes (Frazer 1969:208 et sq.).

Nous pourrions ainsi, au fur et à mesure, prendre en considération un certain nombre de mythes choisis, non pour leurs affinités, mais en fonction des différences pertinentes qu'ils proposent à l'analyse; nous dégagerions ainsi des «types» que nous pourrions alors comparer à l'aide de ce tableau (11''), cherchant à y recenser le maximum d'interprétations qui peut en être tiré, par interpolation des éléments, les types d'inférence qu'ils supposent entre une structure séquentielle et une autre, etc... Cette approche, confondue avec celle entreprise par Propp et ses continuateurs sur l'analyse narrative, permettrait sans doute de restituer pour une grande part ces nombreux «types» rencontrés. Nous disposerions là peut-être d'une grammaire convenable permettant l'explication de ces mythes.

Mais revenons finalement, si vous le voulez bien, aux conditions générales d'existence de ce *feu*, définies dans les termes d'une matérialité et d'une fiction.

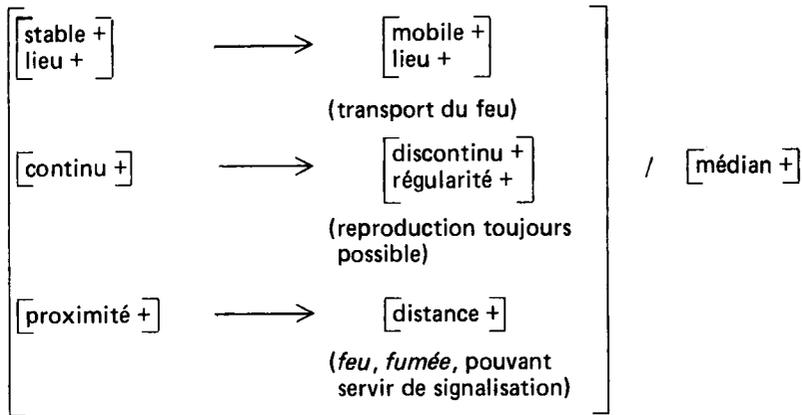
L' $Y^{méd}$ peut être ici, mythiquement, un animal ou un humain; matériellement, nous dirions qu'il peut être une *substance ignée* ou un *artefact*, occupant la même position structurelle entre des récepteurs comme point de vue et l'élément *feu*. Comparé aux systèmes (4) et (6) précédents, nous introduirions les règles suivantes,

(13) -a-



ainsi cette intervention (sous forme technique ou mythique) a pour conséquence une inversion des valeurs distinctives attribuées au *feu*: d'un côté, en quoi il est non-médiatisé (instable, discontinu dans son apparition et à distance), et en quoi de l'autre il est médiatisé. À cette inversion des valeurs attribuées au *feu*, suivra une permutation possible,

-b-



Dans ces deux systèmes (qui s'enchaînent), les règles peuvent très bien ne pas être simultanément présentes dans la définition de notre élément; un choix peut être fait entre l'une ou l'autre, suivant certaines convenances.

L'ensemble qu'ils forment peut être aussi considéré comme premier par rapport aux systèmes précédents (4) et (6), en ce que, d'une part, le *feu* n'est jamais considéré (techniquement ou mythiquement) comme création *ex nihilo*, mais ravissement ou transfert de « quelque part » (la nature, un panthéon divin ou animalier) au monde des hommes; et d'autre part, en ce qu'il gouverne maintenant ces précédents systèmes (4) et (6): ainsi, une définition géographique du *feu* (comme terrestre, céleste ou souterrain) n'est plus nécessaire ici, comme telle, le critère d'une distance déterminant cette géographie exprimée alors selon certaines de ses modalités. Mêmes procédures en ce qui concernerait une mobilité, une discontinuité, posées au départ; c'est en définissant ce *feu* selon ces critères que les cultures posent les conditions d'une nature, laquelle n'est définissable que par rapport aux premières.

Par ailleurs, nous n'aurions plus deux ensembles de règles distincts (par exemple, l'un pour ses propriétés physiques, l'autre pour ses propriétés mythiques), comme auparavant cela semblait être inévitable, mais un seul permettant le développement de ce qu'il est et de ce qu'il représente. Aussi la lecture que nous propose tout mythe paraît-elle maintenant au « deuxième degré »: non pas découverte du *feu*, mais redécouverte.

▣ Oppositions et degrés d'opposition

Il n'existe pas deux maisons absolument identiques: elles diffèrent soit par la taille soit par tout autre trait qui leur est propre. Deux maisons choisies au hasard offriront le contraste de «plus» et «moins» sur des centaines de traits constitutifs du concept «maison». Ainsi la maison A est plus élevée mais la maison B est plus vaste, tandis que l'objet C est tellement plus petit que A et B que c'est «moins une maison que A et B» et qu'il doit être relégué au rang de «jouet» ou au mieux de «cabane».

Sapir 1968:209

Ainsi, comment est-il possible de catégoriser ces différents éléments en termes de dominance et de dépendance? Sinon, sur quelles bases peut-on envisager une gradation permettant de les évaluer selon d'autres critères? Enfin, l'explication de ces nouveaux faits peut-elle être réinsérée dans un cadre général, du genre de celui défini présentement?

Ces trois questions, en apparence fort éloignées des problèmes posés jusqu'à maintenant, vont nous permettre d'aborder cependant un nouveau point de vue sur cette notion d'échelle, point de vue rassemblant d'ailleurs diverses considérations déjà introduites au cours de ce travail; à l'appui de celui-ci, nous nous référerons à un article de Sapir⁴ dont il ne peut s'agir – bien sûr – ici, de reprendre au complet le développement imposé par l'auteur à la notion de gradation, ou dans nos termes de degrés d'opposition, ce dernier ayant tenu compte de multiples faits: tant logiques que linguistiques ou psychologiques, dont nous ne retiendrons, dans l'ensemble, que la nature des premiers.

Dans l'analyse mythologique précédente, nous avons introduit un certain nombre d'expressions du genre «extrêmes», «médian», qualifiant soit des éléments, soit des structures séquentielles: par exemple, nous avons une gradation entre les différentes séquences -a-, -b-, ... -e-, -f-, du tableau (11) selon les rapports de dominance et/ou de dépendance, et selon la présence ou l'absence de l'élément ϕ ; ont été dites «extrêmes» les séquences -a- et -f- au-delà desquelles il n'existe rien; par ailleurs, dans les séquences -c- ou -d-, l'élément *feu* a joué un rôle médiateur (cf. présence ou absence communicative), rôle repris par un autre, l'élément $Y^{\text{méd}}$ en qualité de «transmetteur du feu», etc... De même, à propos du tableau (12), nous avons parlé d'une relation d'«extrémité» entre le «manque» et la «réparation du manque»; toute expression rapportée à des axes de référence pouvant varier suivant l'une ou l'autre description.

⁴ « La gradation: recherches sémantiques », dans le volume *Linguistique* (Sapir 1968:207-248).

Ces différentes expressions nous ramènent au problème de la notion d'opposition (relations de contrariété ou de contradiction, neutralisation ou subsumption, termes extrêmes et termes médians).

Reprenons-en brièvement la formulation⁵.

- (14) a) Ainsi, l'inverse de «blanc» peut être, soit «noir», soit «non-blanc»; nous dirons de la première qu'elle évoque une relation de contrariété, alors que la seconde évoque une relation de contradiction (Blanché 1966); celles-ci ne sont pas semblables en ce que le «blanc» n'est pas identique au «non-noir», et le «noir» identique au «non-blanc»; dans «non-blanc» et «non-noir» il peut y avoir une toute autre couleur (on dira donc: le «noir» implique le «non-blanc», mais la réciproque est fausse; inversement, le «blanc» implique le «non-noir» et même fausseté de la réciproque).

Deuxième différence: une relation de contrariété peut admettre des termes médians comme «blanc ou noir» (cf. divers gris), ou comme «ni blanc ni noir» (cf. une toute autre couleur). La première serait appelé subsumption des deux qualités, la seconde, neutralisation de celles-ci.

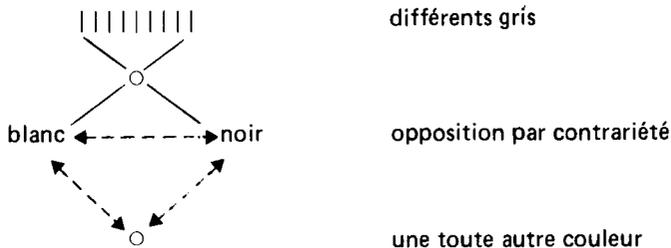
Ces deux termes médians n'existent pas dans une relation de contradiction où nous avons A et non-A, mais jamais l'une ou l'autre.

L'opération d'inversion s'écrira donc:

inversion :	blanc	<table style="border-collapse: collapse; margin: 0 auto;"> <tr> <td style="padding: 5px 10px;">non-blanc</td> </tr> <tr> <td style="padding: 5px 10px;">noir</td> </tr> </table>	non-blanc	noir
non-blanc				
noir				

- b) Ces deux acceptions peuvent être différenciées suivant qu'il s'agit, par exemple, de couleurs (peinture) ou de races (blanche, noire). Empruntons la forme hexagonale qu'a construite R. Blanché pour représenter en un tout ces relations de contrariété et de contradiction.

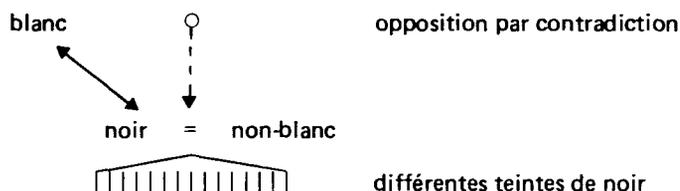
Dans le cas de couleurs, nous aurions une opposition, suivie d'une gradation, de la forme:



la gradation étant ainsi construite à partir de l'opposition des contraires.

⁵ Nous reprenons ici un point déjà développé dans un travail précédent: «Quelques réflexions sur une épistémologie de la sémiotique», *Sociologie et Sociétés*, 5, 2, 1973:117-119.

Par contre, pour un raciste, l'opposition blanc vs noir est contradictoire, les gens dits «de couleur» étant assimilés à différentes teintes de noir (et non de blanc et de noir),



Dans cette représentation, il n'existe donc ni terme médian, ni neutralisation (indifférence à la couleur).

Nous aurions ainsi les possibilités suivantes,

inversion :	blanc		non-blanc
	noir		non-noir

avec possiblement,

identité :	blanc	=	non-noir
	noir	=	non-blanc

dans le cas d'une relation de contradiction; traduites en termes de traits distinctifs (présence ou absence du trait), nous aurions,

[blanc +]		[blanc -]
[noir +]		[noir -]

Ces oppositions, comme celles qui suivront, ne sont pas ainsi définies par les termes employés (cf. blanc, noir; grand, petit, distant, proche; etc.) qui ne sont qu'une simple référence à un certain ordre d'idée, mais en fonction du système (oppositionnel, graduel) qui les met en relation les uns avec les autres; ce système étant essentiellement défini en termes paranthétiques.

(15) Prenons, par exemple, l'hexade suivante (Blanché 1966:94):

≠	
a > b	a < b
a ≥ b	a ≤ b
=	

où \neq signifie la différence,

= l'égalité

$>$, $<$ ayant les significations mathématiques connues («plus grand que», «plus petit que»).

a) ce paradigme sera traduit en la structure séquentielle suivante,



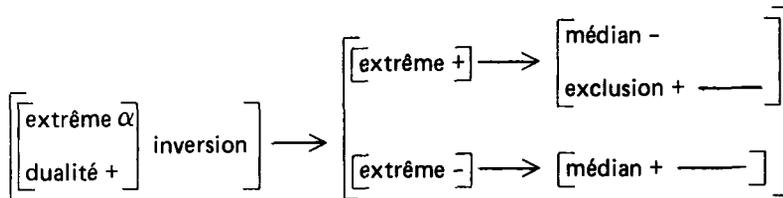
X et Y étant les termes en opposition (pouvant signifier, soit un élément: «grand», «petit»; soit une *articulation*: «plus grand que», «plus petit que», entre les éléments a et b);

Z étant le terme médian (subsomption: X ou Y, ou neutralisation: ni X ni Y).

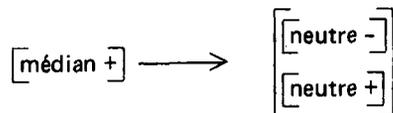
Dans cette structure séquentielle, ce terme médian peut dépendre des opposées X ou Y ou les dominer; par contre, aucune relation de dépendance et/ou de dominance n'existe entre ces opposés X et Y; leur différence n'est donc ici que paradigmatique.

a') En termes de règles de réécriture, nous aurions le système suivant,

1.



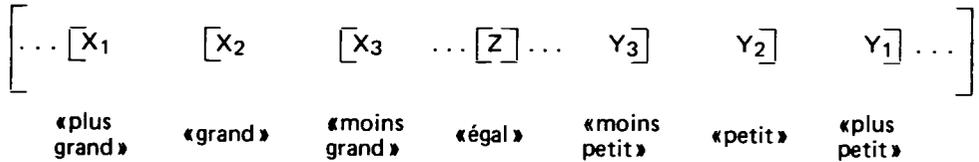
2.



$\left[\text{extrême } + \right]$ signifierait ici une relation de contradiction,

$\left[\text{extrême } - \right]$ signifiant par ailleurs une relation de contrariété.

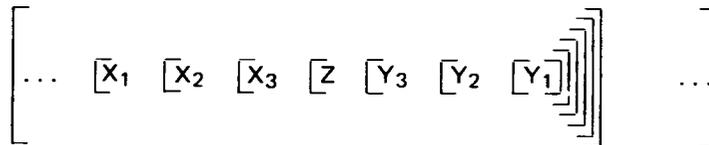
b) De l'opposition, nous pouvons passer maintenant à des degrés d'opposition de la façon suivante,



nous obtenons ainsi une gradation par introduction de «plus» et de «moins»; cette gradation peut d'ailleurs s'étendre indéfiniment vers le haut (cf. «très grand», «infiniment grand», etc.) ou vers le bas (nous manquons toutefois d'expressions linguistiques pour caractériser ces dernières différences). Citons à l'appui:

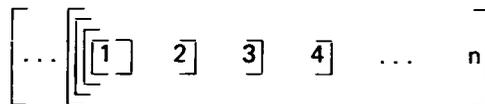
On peut dire que les notions de «plus que» et de «moins que» sont fondées sur des perceptions d'«enveloppement»: si A peut être «enveloppé» par B, contenu en lui, placé en contact avec lui, soit réellement soit par l'imagination, de telle sorte qu'il tienne à l'intérieur des limites de B et qu'il n'en déborde pas, alors on pourra dire qu'il est «moins que» B et que B est «plus que» A, (Sapir 1968: 207-208); ce à quoi répond justement notre structure parenthétique.

- c) Annulons Z comme médiateur d'une dualité; nous obtiendrons ainsi une nouvelle structure répondant à la forme suivante,



soit une structure d'emboîtement linéaire du «plus grand» vers le «plus petit», passant par une *moyenne* égalisatrice.

En annulant Z tout simplement, nous obtenons alors une structure de concaténation comparable à la suite des entiers naturels,

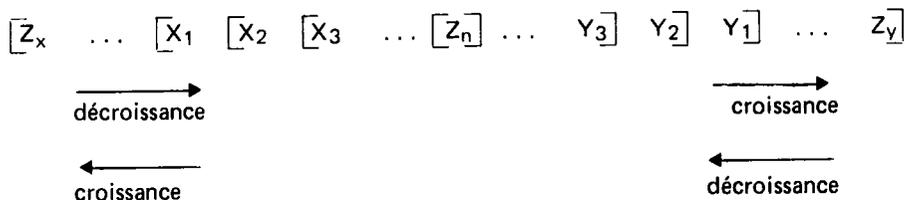


- d) Revenons toutefois à la dualité médiatrice; les gradations développées à l'instant sont extensibles indéfiniment vers le haut ou vers le bas; ceci logiquement, puisque par ailleurs on sait que les différentes expressions linguistiques caractérisant ces «rangs» sont en nombre restreint: «infiniment grand», «très grand», «assez grand», «presqu'aussi grand», etc... De même en ce qui concerne l'inverse, la petitesse.

Il existe plusieurs possibilités de «bloquer» ces gradations: la première d'entre elles serait l'égalité (cf. $a = b$, «ni plus grand ni plus petit»), cette égalité pouvant devenir une *norme* à laquelle se réfère les jugements; une seconde serait par exemple la réintroduction d'extrêmes comme limites au-delà desquelles la gradation n'a plus cours. Linguistiquement, c'est l'usage que nous faisons des superlatifs: «le plus grand de tous», «le plus petit de tous», etc.

Dans chacun de ces cas (égalité et limites extrêmes) nous assignons des bornes, minimales et maximales, arrêtant en quelque sorte la reproduction indéfinie d'une différence.

Nous aurions ainsi une structure séquentielle de la forme suivante,



où Z_n marque la *normale*, la *moyenne égalisatrice*;

$Z_{x,y}$ marquant par ailleurs les extrémités maximales d'une gradation.

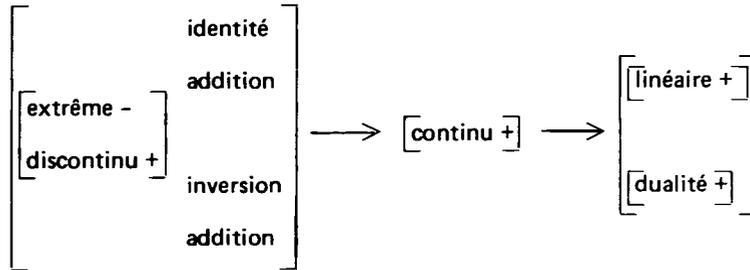
Par ailleurs, des indices de croissance et/ou de décroissance peuvent être signifiés lorsqu'il existe, dans chaque registre, un certain nombre de rangs différenciés; croissance et/ou décroissance pouvant occasionner une mobilité, comme dans les exemples suivants repris de Sapir (1968: 229):

1. a est d'abord inférieur à q, il augmente peu à peu (décroissance dans nos termes) tout en restant inférieur à q, puis il vient un moment où il est supérieur à q (croissance), ayant passé un point où il n'est ni inférieur ni supérieur à q (égalité, neutralisation);
2. a est d'abord supérieur à q, puis il diminue tout en restant supérieur à q (décroissance), puis vient un moment où il est inférieur à q (croissance), ayant passé un point où il n'est ni supérieur ni inférieur à q (égalité, neutralisation);
3. a est d'abord inférieur à q, puis il augmente peu à peu tout en restant inférieur à q, et finalement il se stabilise à un point où il n'est ni inférieur ni supérieur à q;
4. a est d'abord supérieur à q, puis il diminue tout en restant supérieur à q, et finalement il se stabilise à un point où il n'est ni supérieur ni inférieur à q.

Ce phénomène de mobilité, croissance et/ou décroissance, suppose ainsi une continuité entre ces différents rangs; par ailleurs, cette même continuité, de linéaire, peut devenir circulaire lorsque les limites extrêmes se joignent.

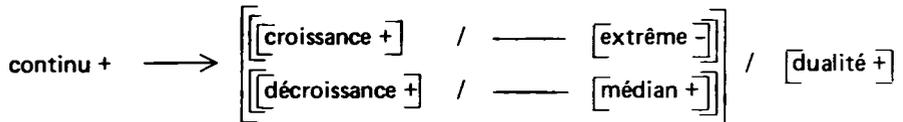
d') Pour ces différents cas, nous disposerions d'un système de règles de la forme suivante,

3.



soit le passage d'une opposition à des degrés d'opposition; pour la dualité uniquement,

4.

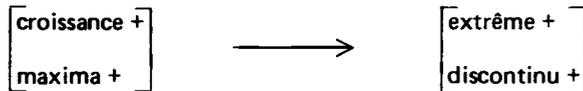


soit les progressions suivantes,

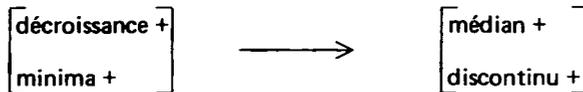
$X_n \longrightarrow X_{n+1}$, pour une croissance (vers un maxima),

$X_n \longrightarrow X_{n-1}$, pour une décroissance (vers un minima);

5.

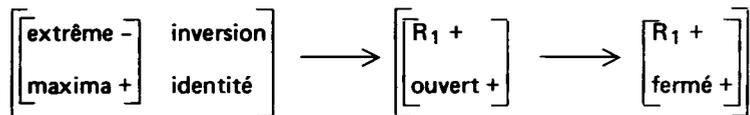


admission d'une borne maximale;



admission d'une borne minimale;

6.



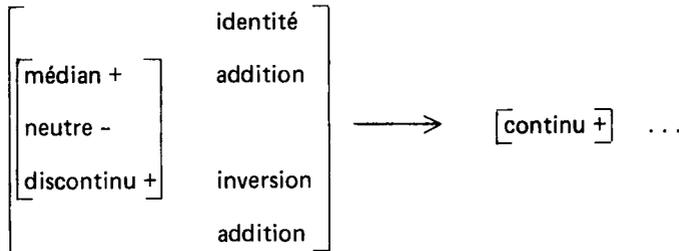
passage d'une gradation linéaire à une gradation circulaire lorsque les extrêmes se joignent.

e) Nous avons considéré précédemment une médiation comme égalité neutralisatrice; par ailleurs, nous pouvons la considérer comme différence (cf. l'hexade (15)). Dans ce cas, les différenciations ne s'effectueront plus à partir des termes opposés mais à partir de leur médiation, comme dans la structure séquentielle suivante,



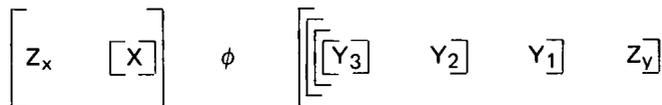
où les mêmes procédures de décomposition sont à l'œuvre comme précédemment; cette structure n'offre donc qu'une interprétation nouvelle d'un système de règles déjà connu (y compris les autres variations comme l'emboîtement linéaire); la règle serait de ce genre,

3'.



que l'on pourrait réintroduire dans la règle 3 précédente.

Cette remarque en appelle une autre: ce phénomène de sériation peut être accepté, soit pour des termes opposés, soit pour leur médiation (non-neutralisante), soit enfin pour un seul des termes de l'opposition; ainsi, bien qu'il y ait exclusion (donc, non-médiation), il est toujours possible pour un de ces termes d'être différencié en un certain nombre de rangs; comme par exemple, dans la structure suivante,



l'exemple que nous avons pris auparavant à propos du racisme (cf. (14b)) serait de ce type où les «gens de couleur» sont toujours référés à l'opposition contradictoire des «blancs» et des «noirs».

Nous venons de construire un ensemble de «séries» (ou gradations) qui seront à la base de ce qu'il est convenu d'appeler «comparaison», «comparatifs»: «a est plus grand que b», «a est plus petit que b», etc.; elles en sont la base en ce qu'elles disposent, globalement, des notions importantes de normes (relatives ou absolues), de limites extrêmes, de continuité définissant une croissance et/ou décroissance, lesquelles peuvent varier suivant l'organisation de tel ou tel type de série (suivant qu'elle est construite à

partir des opposés ou d'un seul, de la médiation non-neutralisante; cette série pouvant être linéaire ou duale; etc.).

«Comparer» serait extraire d'une de ces séries un rapport mettant en relation un élément et un autre; on ne peut donc comparer que ce qui est comparable, soit défini dans les termes d'une série posée au préalable; par exemple, «comparer» peut devenir «mesurer»: des vitesses (mouvement), des intensités (lumière, chaleur, couleur), des tailles, des distances, des poids, etc... Ces mesures exigeant une référence à une norme-étalon, une unité de base (par exemple, mètre, kilogramme, etc.).

Rappelons que nous avons cherché ici à définir ces différentes séries davantage d'un point de vue logique que d'un point de vue linguistique; en effet, comparons les énoncés suivants,

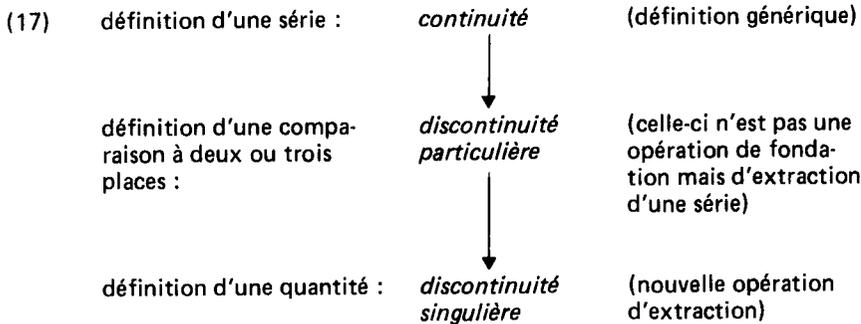
- (16) «a est plus petit que b»
 «b est plus grand que a»
 «b est moins petit que a»
 «a est moins grand que b»

nous dirons que ces quatre énoncés sont, d'un point de vue logique, strictement équivalents, indépendamment de leur formulation linguistique (qui ne relève pas essentiellement de notre travail, mais de celui de la linguistique); c'est d'ailleurs cette signification logique qu'a abstrait l'analyse mathématique lorsqu'elle énonce: « $a < b$ » et « $a > b$ ».

Par contre, si nous disons: «a est plus grand que b lequel est le plus grand de tous», nous avons une formulation inacceptable tant du point de vue linguistique que du point de vue logique (puisque'il y a une limite extrême au-delà de laquelle la série n'a plus cours). On peut toutefois avoir une autre formulation de ce genre: «a est plus grand que b lequel est un maxima», expression correcte vis-à-vis de ces deux points de vue, et signifiant que nous sommes en présence d'une série «ouverte supérieurement»; l'inverse serait une série «ouverte inférieurement», comme dans l'exemple: «a est moins grand que b lequel est un minima». L'existence de ces comparatifs n'est permise que par la définition du type de série en question.

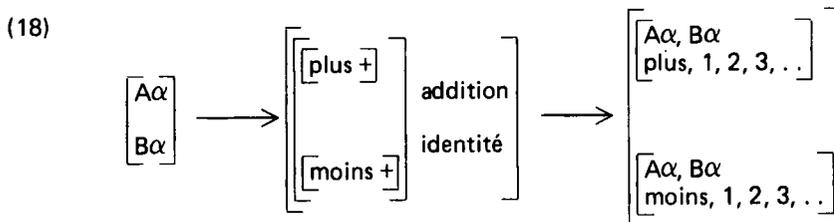
Par ailleurs, nous ajouterons qu'une comparaison peut être établie entre deux ou trois éléments, comme par exemple: «a est plus petit que b mais plus grand que c»; ces comparaisons pouvant donc être à deux ou trois places. Dans l'exemple suivant: «a est plus grand que b lequel est petit», nous avons l'introduction d'un terme comme référence à une certaine norme: «a est grand», «a est petit», sont des énoncés sans contexte relevant toutefois d'une série définie implicitement. Encore une fois, on ne compare que ce qui est comparable; si je dis «ce cheval est grand», c'est par rapport à une classe «cheval», différenciée par exemple de l'étalon au poney; on ne peut le comparer à une dimension terrestre ou à d'autres classes d'animal «très petites» comme rats, fourmis, insectes, etc.

Nos séries ont donc été définies principalement en extension, et feraient l'objet dans ce cas d'une évaluation entre elles rappelant un emboîtement (linéaire ou dual); les mêmes principes que ceux définis auparavant étant à l'œuvre. Nous écrivons donc pour ces comparatifs,

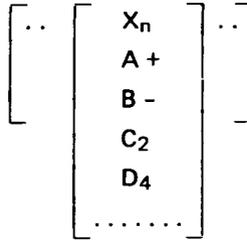


En ce qui concerne ces quantités: «cent personnes dans cette salle», «dix kilos de pomme de terre», etc., elles présupposent, d'abord, une norme évaluatrice (dénombrement, mesure de pesée) et impliquent un contexte latent si l'on veut porter un jugement de grandeur: «cent personnes» dans un stade, c'est «très peu»; dans une salle de séminaire c'est «beaucoup». Nous sommes nécessairement ramenés à la définition d'une série pour évaluer ces quantités, et c'est de cette définition que nous sommes à même de pouvoir évaluer une grandeur.

Mais revenons, si vous le voulez bien, à la citation de Sapir du début de cette section; nous disposons maintenant d'un ensemble de séries permettant d'évaluer des éléments, chacun de ceux-ci pouvant être référé à un certain nombre de dimensions telles que, la grandeur, la pesanteur, l'intensité, la vitesse (s'il s'agit de mobile), etc... La règle générale introduisant ces dimensions étant de la forme,



attribuant ainsi un certain «poids» à chacun de ces éléments (1, 2, 3, .. en étant les rangs); par exemple,



Comment disposerons-nous cependant ces éléments, les uns vis-à-vis des autres, dans une structure syntagmatique du type de celle déjà décrite auparavant, un de ceux-ci pouvant dominer un autre sous tel aspect (cf. la grandeur par exemple), mais dépendre du même sous tel autre aspect (cf. la pesanteur)? Devra-t-on disposer de plusieurs « supports » pour un même élément, référés par exemple à diverses gradations, ou d'un seul dont l'analyse exigera toutefois que l'on sorte de ce cadre étroit d'une structure syntagmatique?

En fait, on pourrait suggérer que ces différentes dimensions (cf. les séries qu'elles sous-tendent) peuvent dépendre les unes des autres, exprimant ainsi des corrélations quantitatives du type de celles de l'analyse physique; évaluer des éléments serait extraire de plusieurs séries une principale auxquelles les autres seraient subordonnées; ces séries étant alors dominantes, dépendantes ou en interdépendance, les unes vis-à-vis des autres, on pourrait ainsi dégager un niveau d'analyse beaucoup plus abstrait que les précédents. Toutefois, il semble que l'aboutissement de cette démarche entre en contradiction avec ce que nous avons précédemment dit de l'analyse syntagmatique des lieux; ce ne serait plus la succession de termes représentatifs d'éléments concrets qui serait considéré ici, mais de qualités extraites de ces éléments dont l'assemblage constituerait une « grammaire topique »; une *maison* n'a donc plus la valeur référentielle qu'elle pouvait avoir auparavant, mais n'est représentative ou significative que des qualités entrant dans sa composition: sa grandeur (ou importance), son luxe (évaluable en termes positifs et négatifs), sa qualité de matériau, etc... Mais non sa forme générale, laquelle peut être comparable à toute autre maison.

Revenons ainsi à nos distinctions précédentes en termes d'échelle; celles-ci ont bien les qualités requises à l'instant, et même – ajouterions-nous – sont-elles parmi les plus importantes au même titre que l'opposition « blanc vs noir », « grand vs petit ».

On dira maintenant que l'expression de ces séries constitue la base explicative de ces rapports d'échelle. Plusieurs de leurs définitions intuitives corroborent ces faits: ils expriment une « totalité » (un de ces rapports ne peut apparaître sans que soit mentionnée l'existence des autres); ils forment, soit un système oppositionnel, soit une gradation, les expressions « humain »,

«supra-humain», «infra-humain» ou «a-humain» représentant alors divers «sommets» de celle-ci; ces sommets peuvent à leur tour se décomposer en plusieurs degrés d'opposition, développant ou transformant la série initiale, etc... Enfin, des propriétés comme l'existence de normes, d'une moyenne, celle de limites extrêmes bornant son développement, d'égalité ou plus généralement de médiation, vont dans ce sens (une des premières définitions de ces rapports d'échelle n'a-t-elle pas été celle d'un emboîtement linéaire discontinu?).

☒ Conclusions: qualitatif et quantitatif

Nous sommes partis de la notion d'opposition afin de pouvoir analyser ce que l'on a appelé des degrés d'opposition, lesquels peuvent aboutir à la comparaison entre éléments, puis à leur quantification. On peut donc se demander quel type de rapports entretiennent deux notions de base implicites dans ce rapprochement: le qualitatif et le quantitatif.

Existe-t-il une rupture entre l'un et l'autre, ou bien passage indistinct?

D'abord, nous dirons que l'aspect quantitatif de certaines choses ne peut être explicité que par référence à une série (sous-jacente) dans laquelle est située cette quantification; cette série étant construite sur un certain nombre d'opérations impliquant continuité et discontinuité, minima et maxima, limites extrêmes, etc... On peut donc ajouter que dans la construction de ces séries, nous avons des opérations du genre de celles que l'on a déjà rencontrées dans la construction des oppositions (par contrariété et contradiction).

Un autre fait pourrait être ajouté: même l'opération de contradiction oppositionnelle n'interdit pas une sériation possible d'un des éléments comme dans le cas, par exemple, du racisme avec son opposition de base «blanc vs noir». Ainsi n'y a-t-il pas discontinuité entre ces deux systèmes, opposition et série, mais prolongement; cette osmose est d'ailleurs sensible lorsque d'une série, nous pouvons déduire à nouveau une opération d'opposition contradictoire; fait patent dans le cas d'une réintroduction des limites extrêmes, bornant la série, lesquelles sont en tout point comparables à des termes mis en opposition contradictoirement.

Si de la série (quelles qu'en soient ses modalités) il est possible de revenir à l'opposition, on peut se demander à propos de ces deux systèmes en présence: l'opposition et la série, lequel des deux serait le principal, l'autre pouvant s'en déduire.

Nous sommes partis intuitivement du système oppositionnel afin de définir la série; on peut se demander maintenant si, vraiment, telle serait la démarche logique. La série paraît maintenant plus importante que l'oppo-

sition en ce qu'elle la redéfinit dans ses termes alors que de l'opposition il paraît plus difficile d'exprimer une série; bref, il n'y aurait pas de hiatus entre ces deux expressions: quantitatif et qualitatif, ou en d'autres termes il ne relèverait que de notre système philosophique.

Cette remarque nous amènerait, d'ailleurs, à considérer ces différentes organisations sérielles comme représentatives d'une certaine forme d'espace (social ou physique, par exemple), selon différentes dimensions, du genre: horizontalité (c'est la représentation la plus courante que l'on peut avoir de la série), verticalité (comme dans le cas d'une stratification) ou obliquité. Des catégories principales comme l'espace, le temps, une organisation territoriale, sociale, relèveraient ainsi de ces principes dont la représentation, abstraite comme dans le cas d'un classement des couleurs (ne s'identifiant pas nécessairement à certains supports), peuvent toutefois se particulariser, ou se singulariser, sous tel ou tel aspect matériel.

Ce nouveau point de vue auquel nous aboutissons, semble-t-il, comporte un certain nombre de conséquences difficilement prévisibles; en particulier, la série étant première, on peut se demander quel changement cette nouvelle conception apportera aux définitions des relations de base syntagmatique. Les règles de réécriture qu'elles sous-tendent s'appliqueront-elles à deux ou plusieurs éléments simultanés? Qu'en est-il de l'ordre dans lequel seront établis ces différents critères? Finalement, celle de traits distinctifs pourra-t-elle conserver le caractère binaire que nous lui avons donné jusqu'à présent?

BIBLIOGRAPHIE

BLANCHÉ R.

1966 *Structures intellectuelles*. Paris: Vrin.

BOUDON P.

1973a «Recherches sémiotiques sur le lieu», *Semiotica* 7, 3:189.

1973b «Quelques réflexions sur une épistémologie de la sémiotique», *Sociologie et sociétés*, 5, 2:109.

1974 «Définition (sémiotique) d'une théorie des lieux», *M.M.I.*, bulletin de l'Institut de l'Environnement de Paris, n° 4:2.

1978 «Réécriture d'une ville: la Médina de Tunis», *Semiotica*, 22, 1-2:1-74.

CHOMSKY N.

1966 «La notion de 'règle de grammaire'», *Langages* 4:81. (Tr. de «On the notion 'Rule of grammar'», in R. Jakobson éd., *Structure of language and its mathematical aspects*, 1961, Providence).

CULIOLI A. et al.

1970 *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage*. Paris: Dunod.

- FRAZER J.G.
1969 *Mythes sur l'origine du feu*. Paris: Payot.
- GREIMAS A.J.
1970 *Du sens*. Paris: Seuil.
- HALLÉ M.
1967 «Place de la phonologie dans la grammaire générative», *Langages* 8:13 (tr. de: «Phonology in generative grammar», *Word* 18, 1962).
- LÉVI-STRAUSS C.
1964 *Le Cru et le Cuit. Mythologiques I*. Paris: Plon.
- PROPP V.
1970 *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- SAPIR E.
1968 *Linguistique*. Paris: Éditions de Minuit.
- SCHANE S.A.
1967 «Introduction à la phonologie générative», *Langages* 8:3.